





Corinne ABOURMAD

Le mardi était  
mon jour préféré

**ISBN : 979-10-359-1976-4**

© Corinne ABOURMAD

Illustration de la couverture : Patrick ABOURMAD

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.





A mes enfants Lola, Tom et Noa mes premiers lecteurs dont le retour m'importe tant.

A Patrick sans qui ce projet d'écriture n'aurait jamais vu le jour et pour ses talents de photographe.

Un énorme merci à Claire avec qui j'ai partagé tant de bons moments de lecture et relecture à l'ombre des pommiers.

Merci à tous ceux qui par leur participation, leur présence et leur soutien ont permis d'améliorer la qualité de cet ouvrage.





# 1

Le mardi était mon jour préféré. Ce jour de semaine ordinaire, avait pris à mes yeux, depuis le début de l'année, un intérêt particulier. Sans que ma mère n'en connaisse la raison, je m'apprêtais avec un soin méticuleux, monopolisant la pièce d'eau sans me soucier de l'heure ni des autres membres de la famille. Ma tenue, préparée la veille, était choisie avec minutie et mes godillots usés, briqués pour l'occasion. Sous le regard amusé de mes parents, j'affichais un large sourire toute la soirée du lundi en pensant à la journée à venir. Les enfants pensent avoir des secrets pour leurs parents mais rien n'échappe à une mère, du moins, pas à la mienne.

Madame Müller notre voisine se chargeait chaque mardi de me ramasser au collège en même temps que sa fille Karla. C'était une femme discrète à la silhouette longiligne, toujours vêtue et coiffée avec élégance quelle que soit l'heure de la journée. Elle était souvent venue prendre le thé, les après-midis à la maison, avant que mon père ne cesse de travailler. Quand ma mère n'était pas appelée par des patients, elle l'accueillait toujours avec beaucoup de plaisir. Avant sa venue, je la voyais s'affairer dans

toute la maison, rangeant au plus vite les écrits que mon père avait pour habitude de laisser trainer ou mes affaires abandonnées ici et là. L'énergie que son corps fragile pouvait déployer pour ces rendez-vous était une énigme pour moi. Assis généralement avec un livre dans ma chambre, j'entendais leurs conversations portant sur le théâtre, la danse, les dernières tendances vestimentaires et se terminant la plupart du temps par des fous rires interminables. Elles étaient différentes et pourtant si proches. Ces moments de complicité féminine avaient transformé avec les années, leur relation en une véritable amitié. Karla sa fille, comme toutes les jeunes filles de son âge, portait les cheveux longs retenus par une barrette ou joliment nattés de chaque côté du visage. La plupart du temps, ses boucles blondes, disciplinées le matin, s'échappaient en fin de journée de façon désordonnée lui donnant un air espiègle que je trouvais délicieux. J'adorais l'épier au milieu de ses amies, toutes impeccablement vêtues de leur uniforme. Il faut dire qu'il y avait à cette époque, peu place dans l'éducation allemande, pour la fantaisie. Seule Karla, ignorant les nombreuses recommandations de sa mère, se retrouvait dès la fin de matinée, les pans de sa chemise hors de la jupe et ses chaussettes roulées sur les chevilles. Elle était clairement indifférente aux regards des autres et j'enviais cette

forme d'indépendance qui la rendait si attirante à mes yeux.

Les journées de classe me semblaient interminables. Je ne parvenais pas à me concentrer sur mon travail et les professeurs me rappelaient souvent à l'ordre, s'étonnant de mes rêveries de plus en plus fréquentes. Je regardais constamment la montre que je portais fièrement au poignet. En début d'année, mon père me l'avait offerte pour mes treize ans. C'était la sienne et je n'avais pas perçu à l'époque, qu'il s'était délesté de ce bijou pour éviter une dépense inutile et assurer ainsi la tradition d'un cadeau malgré la période difficile. Cette montre prenait toute son utilité ces mardis où seule la sortie des classes m'obsédait. Dès mon arrivée au collège, mon attention se portait sur Karla. Pendant les cours, je faisais et refaisais mentalement le chemin de l'école à la maison en compagnie de ma fiancée imaginaire. J'étais toujours impatient de longer ces longues avenues arborées où en fin de journée, le soleil jouait à cache-cache avec le feuillage nous réchauffant par intermittence. Je me souviens que la redingote dont j'étais vêtu n'avait pas été renouvelée à l'approche du froid comme c'était le cas les autres années et je commençais à souffrir de la baisse des températures. Les hivers allemands étaient souvent très rigoureux.

Malgré mon jeune âge, la beauté de Berlin avec tous ses monuments me subjuguait. Madame Müller

était également sensible à l'imposante architecture de la ville. Elle choisissait souvent des itinéraires de retours différents pour nous faire apprécier les formes parfois fantaisistes d'un immeuble, d'une fontaine ou l'intimité d'une petite rue pleine de charme. J'aimais me balader dans ces rues étroites, trainant les pieds en automne lorsque les trottoirs étaient couverts de feuilles mortes ou l'été, à l'ombre des arbres nous préservant de la chaleur caniculaire. Le plus souvent pourtant, nous étions admiratifs de la démesure et du gigantisme des nombreux édifices culturels que nous croisions sur les grandes artères. Je l'ignorais alors mais mes parents, amateurs de théâtre, n'en avaient plus l'accès depuis bien longtemps. J'appréciais l'attention que madame Müller me portait lors de ces promenades. Elle prenait son temps pour détailler chaque bâtiment, me contant son histoire ou me faisant remarquer des détails cachés. Elle avait trouvé en moi, une oreille attentive et en profitait pour essayer de capter l'attention de sa fille qui semblait totalement désintéressée.

Chaque semaine, du haut de ses quatorze ans, Karla m'ignorait. Elle n'avait qu'un an de plus que moi mais prenait un malin plaisir à me le rappeler par son indifférence. Je la soupçonnais pourtant de me devancer pour que je puisse mieux l'observer. De temps en temps, elle se retournait comme pour s'assurer de son regard bleu limpide que je ne per-

dais rien de son gracieux déhanchement. Ses silences et son air hautain m'importaient peu. Quelle qu'était son attitude, j'en étais amoureux.

Avant notre périple hebdomadaire, sa mère avait pris l'habitude de nous distribuer des parts de « strudel » achetées dans une des meilleures pâtisseries du quartier. Cela faisait bien longtemps qu'il n'y avait plus de quoi prendre un bon goûter à la maison alors je me délectais à la simple idée de prendre tout mon temps pour apprécier ces délicieux gâteaux. Karla, amusée par mes lentes dégustations, me proposait régulièrement sur un ton moqueur de finir les siens, ce que je m'empressais de faire en sachant pertinemment que mon estomac me le ferait payer toute la soirée.

Notre immeuble était situé à une quinzaine de minutes de l'école mais je m'appliquais généralement à ralentir au maximum le rythme de nos pas, faisant ainsi durer le plaisir de ce bout de chemin que j'avais attendu toute la semaine. Ce jour-là, le soleil était encore haut dans le ciel et à mon grand regret, l'habituelle promenade touchait à sa fin, lorsqu'arrivés à l'angle de notre pâté de maison, madame Müller me plaqua au mur précipitamment et m'imposa le silence. La brutalité de ce geste, si éloigné de sa douceur habituelle, me surprit et me fit comprendre rapidement qu'un événement grave était en train de se produire. Elle ne put rattraper Karla qui nous de-

vançait de quelques mètres. On la vit se diriger vers l'immeuble, d'un pas rapide et insouciant passant le porche de manière indifférente, perdue dans ses pensées alors que sa mère et moi restions figés.

A quelques mètres de nous, mes parents passaient la porte cochère, main dans la main portant chacun à bout de bras une petite valise. J'eus le sentiment que je serais séparé d'eux pour un long moment alors, ainsi sans doute pour conserver un souvenir indélébile, je me mis à détailler chacun de leurs gestes. L'action semblait se dérouler au ralenti. Mon père se tenait droit et digne, vêtu de son par-dessus beige ouvert, malgré les températures avoisinant du zéro. Pendant une fraction de seconde, je me surpris à m'interroger sur la raison pour laquelle ma mère contrairement à son habitude, ne le lui avait pas fait remarquer. Sous son imperméable, il avait enfilé un vieux pantalon de velours avec lequel il avait coutume de traîner à la maison et son gilet bleu qu'il affectionnait particulièrement. Sa chevelure, clairsemée et grisonnante, brillait au soleil et ses lunettes qu'il portait en général sur le bout du nez étaient cette fois parfaitement calées sur son visage aux traits tendus. De son côté, ma mère ne m'avait jamais semblé aussi fluette et sa santé fragile me parut tout à coup flagrante. Elle s'était emmitouflée dans sa fourrure sombre qu'elle ne portait que pour les grandes occasions et avait posé sur l'arrière de sa

chevelure rousse un béret en laine. Ses jambes habillées de bas noirs et chaussées de souliers vernis semblaient hésiter à chaque pas. Je fus frappé et bouleversé en apercevant les larmes qui emplissaient ses yeux et semblaient altérer sa vision. La peur, qui les habitait, était si perceptible que je ne comprenais pas pourquoi les deux officiers les encadrant, les brusquaient de la sorte. Mon regard croisa celui de mon père qui, par un lent clignement des paupières, me fit comprendre de ne pas bouger. Ils approchèrent d'un fourgon stationné au centre de la chaussée où se trouvaient déjà assis quelques couples. Mon père fit glisser les bagages vers le fond du véhicule puis malgré les cris d'un des officiers, prit tout son temps pour aider ma mère à prendre place, ce qui lui valut un coup violent dans le bas du dos le faisant chanceler. Les hommes à l'intérieur se précipitèrent pour l'aider à grimper mais sous la menace des armes, ils se ravisèrent sans oser contester. Tous semblaient inquiets et perdus, ils ignoraient leur destination. Lorsque le camion disparut au croisement de rues, c'est le silence qui s'installa. Un silence pesant et douloureux. Je n'avais qu'un désir, m'élancer à leur poursuite. Toutefois, j'étais déboussolé, incapable de bouger. Mes jambes me tenaient à peine et mes souliers plombés dans le sol empêchaient tout mouvement. J'aurai voulu m'élancer dans les bras de ma mère, j'aurai voulu pour la pre-

mière fois défier le regard de mon père, j'aurai voulu frapper ces salauds qui, je le savais au fond de moi, venaient en quelques minutes de faire basculer ma vie. Tout se bousculait dans ma tête. La seule chose dont j'étais sûr, était que plus rien ne serait comme avant. On venait de m'arracher à la normalité, je me sentais comme oppressé, j'avais du mal à respirer. Madame Müller me serrait si fort que j'ignorais si les larmes coulant le long de mon visage étaient dues à la pression qu'elle exerçait pour me maintenir immobile ou au brusque départ de mes parents si chers à mon cœur.

Seule, sous le grand porche resté ouvert, Karla me fixait, interdite. Tout comme moi, elle venait de comprendre l'horreur de la situation.

Nous étions en 1938 dans une Allemagne nazie et j'étais juif.